

POUR OU CONTRE

*La bande
dessinée
au service
de l'histoire
sainte ?*

Comment se fait-il qu'en feuilletant les deux Bibles récemment parues sous forme de bandes dessinées, un même malaise me gagne ? Pourtant *La Bible**, en huit volumes, a minutieusement reconstitué costumes, arts et techniques de chaque époque, tandis que *Une Bible* ne s'embarrasse pas de telles exigences (cf., par exemple, p. 51 : Jérusalem dans la plaine). Un parfum suranné d'histoire sainte émane de ces ouvrages, porté par la facture classique et guère originale des dessins et couleurs.

Familier et usager de la Bible par foi et par métier, je relève quelques innovations intéressantes : commencer le Livre avec le début de la royauté, utiliser le Sermon sur la montagne des Évangiles comme Testament de Jésus et charte du groupe des premiers chrétiens, voilà deux bonnes trouvailles de *Une Bible*. Même effort de renouvellement des commencements dans *La Bible*, qui campe le début de la Genèse dans le cadre religieux d'un repas de sabbat en famille. Le grand public accède par ces moyens à certains résultats incontestés des travaux littéraires et historiques suscités par les livres saints, sans avoir besoin de connaissances érudites : le recours aux conteurs familiaux ou populaires évoque tout à la fois l'importance de la tradition orale, l'aspect mythique, le dessin se chargeant de rappeler le caractère d'épopée de bien des épisodes.

Cependant, ces éléments ne suffisent pas à mon goût pour justifier entièrement les ouvrages présentés. Trop de détails grotesques les contrebalancent : l'ascension de la montagne par Jésus avec le diable comme guide, les ailes des anges fabriquées avec les pans de leur ceinture provoquent de francs éclats de rire. Et pourquoi donc faut-il que Dieu parle en hébreu les premières fois qu'il appelle Abraham pour adopter ensuite le français : s'adressera-t-il en grec à Jésus, au moment du baptême, dans le 7^e volume ?

Au-delà du décompte des bonnes et mauvaises surprises, il importe de réfléchir à ce que représente la transposition de la Bible sous forme de BD. Comme le disent fort justement les auteurs de *La Bible* dans leur introduction, ils privilégient l'aventure. Mais peut-on accepter sans ciller l'équivalence Bible=récit d'aventures, même si l'on y voit l'aventure de l'éveil de la conscience ? C'est faire bon marché des textes de sagesse, des discours prophétiques ; les poésies et les chansons, les proverbes et les codes juridiques ou liturgiques rentrent mal dans ce cadre étriqué. Résultat : *Une Bible*, en un volume, afflige par ses coupes

*Dans cet article, *La Bible* désigne les huit volumes annoncés chez Larousse, et *Une Bible* renvoie au volume de Dargaud.

sombres ; même les Actes des Apôtres passent à la trappe, et pourtant le Nouveau Testament a la part du lion ! Nécessité du résumé ? Voire, car *La Bible* souffre aussi de l'omnipotence du récit : la Genèse à elle seule occupe tout le premier tome, ce qui fausse la perspective d'ensemble, et les auteurs n'ont pas su y inclure un psaume (le livre des Psaumes ne semble pas prévu !). Le second tome publié s'intéresse aux hauts faits des grands personnages, jusqu'aux Juges, omettant les prescriptions du culte, les règlements concernant la vie pratique, etc.

Je suis conduit ainsi à me demander d'où provient le réductionnisme de ces entreprises, quoi qu'il en soit des proclamations des différents auteurs à propos de la fidélité de leur travail : la caution ecclésiastique produite par les deux éditeurs n'y change rien, sauf comme argument de vente (et pour dire que *La Bible* se déclare confessionnellement neutre, ce qui est un comble avec l'Imprimatur !). Il me semble que la façon dont les auteurs et les éditeurs pensent le rapport à l'histoire, le rôle des textes et de la lecture dans ce rapport est la cause principale de leurs choix et des dommages qui en résultent. Par ailleurs la bande dessinée, comme genre particulier d'expression, ne permet probablement pas de rendre l'extrême diversité des genres bibliques : une entreprise de transposition complète me semble utopique. Toutefois des essais fragmentaires devraient continuer, mais en explorant d'autres styles de BD que celui ici retenu.

Jean Lavergnat



Découvrir la Bible, Larousse.

**« Les peuples
de Dieu :
une Bible
en bande
dessinée »,
Dargaud.
« Découvrir
la Bible »
8 volumes
(dont deux
parus),
Larousse.**

POUR OU CONTRE

**« La faim
refoulée »
par
Deborah
Hautzig,
L'Ecole
des loisirs.**

Les rapports douloureux d'une adolescente et de sa mère. Leurs problèmes sont symbolisés par la nourriture très chargée d'angoisse. Leslie arrête de manger... presque à en mourir. Les conflits sont souterrains, non dits (peut-être à cause du passé de la mère en camp de concentration), accentués par l'identification de Leslie à un personnage du passé, Margolee, morte pour n'avoir pas voulu laisser sa mère mourir seule. Leslie s'appelle aussi Margolee, c'est un message lourd à supporter.

La mère ne vit qu'à travers sa fille (elle « séduit » ses amies, veut tout savoir de ses aventures...). Elle impose inconsciemment un modèle de fille idéale qui ne demanderait jamais rien, ne pleurerait jamais...

Leslie choisit comme Margolee de mourir, sans vraiment vouloir mourir... peut-être pour faire comprendre à sa mère où leur rapport les entraîne, et pour ne pas l'affronter. Elle essaie sans cesse de comprendre Margolee et se cherche à travers elle.

Impossibilité de se révolter contre des parents qui paraissent trop parfaits et parce qu'ils ont déjà beaucoup souffert : Leslie est incapable de les faire souffrir, elle ressent un sentiment de culpabilité constant, son agressivité et sa haine sont retournées contre elle-même ; elle se déteste, vraiment comme une adolescente peut le faire (ceci est bien évoqué, cette dureté contre elle-même). Cette haine est opposée à l'adoration que lui porte sa mère, rassurée parce que sa fille se vit mal. Elle la garde ainsi bien à elle. Cette adoration est perçue ainsi par Leslie.

Le thème de l'anorexie est intéressant, mais l'auteur ne va pas assez loin. Leslie comprend tout et rien, parce que ce serait trop douloureux de comprendre ? elle préfère s'accrocher à une image idyllique de sa famille ; mais il semble que l'auteur atténue le ton, il s'agit visiblement d'un roman écrit « pour des jeunes », il y a quelque chose de freiné.

On peut comparer avec le livre *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*, où on retrouve un conflit parent/enfant, une « idée de maladie » et surtout l'intervention d'un hôpital. C'est très différent mais les deux livres peuvent s'adresser à des adolescents. *La faim refoulée* me semble moins grave, moins violent, moins émouvant... on reste extérieur à l'histoire. Si l'emploi du « je » évoque un récit autobiographique, tout n'est pas convaincant et c'est cela aussi qui crée cette distance par rapport au livre. La traduction gâche peut-être quelque chose.

Le rapport avec le père n'est pas approfondi (une phrase seulement à la fin : sa mère l'empêche de partager des émotions avec son père). Le rôle de la psychiatre non plus : elle essaie de lui faire prendre conscience du conflit avec sa mère, mais il semble qu'elle cherche à la culpabiliser davantage pour la forcer à guérir (exemple : le prix de l'or est en

hausse) ; on ne suit pas le cheminement de Leslie vers sa « compréhension » (guérison), rien n'est vraiment dit là encore.

Leslie se modèle en quelque sorte pour ne plus être modelée par sa mère. Pour avoir enfin un pouvoir sur elle-même.

Il n'y a jamais une impression de dégoût pour la nourriture qui reste toujours tentatrice.

Certaines choses sonnent pourtant très juste : l'idée obsédante que sa mère va mourir, le rapport protecteur de la fille pour sa mère, par exemple.

Manuela Barcilon

Est-ce une mode ? un signe des temps ? De nombreux romans paraissant actuellement (ainsi que des livres d'images, comme nous l'avons déjà remarqué), se situent sur un plan nettement psychologique, voire psychanalytique.

Le roman pour adolescents est en pleine mutation ; au cours des années soixante-dix, on a vu un genre nouveau apparaître, cherchant, enfin, à se rapprocher de la vie des jeunes, et à « couvrir », par la diversité des thèmes, tous leurs problèmes. C'était un roman de type éducatif et sociologique, avec des personnages représentatifs, selon les auteurs et les éditeurs, de la population des adolescents.

La tendance des années quatre-vingt marque une évolution, aussi bien dans les thèmes que dans le public visé. Des collections telles que la Bibliothèque de l'École des loisirs ou Point-Virgule, au Seuil, s'adressent à des adolescents et à des adultes, en leur proposant des lectures intéressantes et faciles d'accès.

C'est justement là qu'un roman comme *La faim refoulée* pose problème, abordant des questions graves sur un ton tous publics. Parfois, le public adolescent est fragile et vulnérable. Ne serait-ce pas léger de donner à lire à une adolescente, en plein dans sa crise de régime, un témoignage décrivant (même de façon atténuée, comme le souligne l'analyse ci-dessus) l'angoissant mécanisme de l'anorexie mentale ? Ne risque-t-on pas de donner une résonance pathologique et morbide à une crise éventuellement banale ? Si on se réjouit de l'apparition d'une littérature pour adolescents « décloisonnée », vraie et d'une écriture directe, on s'interroge seulement sur ses limites.

Il faudrait enfin éviter l'omniprésence d'une psychanalyse de salon, très à la mode aux Etats-Unis, caricaturée par exemple dans certains films de Woody Allen. Surtout qu'il s'agit presque toujours d'une doctrine strictement freudienne, et encore pas toujours bien digérée.

Nicolas Verry

Pour aller plus loin, un roman : « Le Pavillon des Enfants fous », Valérie Valère, Stock. Et une étude : « La faim et le corps » d'Evelyne et Jean Kestemberg P.U.F., Le fil rouge.